

## LA GAGEURE

Un jour, je la tuerai.

« Georges ?

- hm ?

- tu es prêt ? Pour demain, tu te rappelles, quand même ?

- quoi : demain ?

- nous recevons Lu... les Devernoy, tu te souviens ? Et tu as fait une promesse, pour cette rencontre.

- .... ?

- tu es incorrigible !... Il est vrai que tu avais bu pas mal ce soir-là, quand tu as lancé en plein repas un pari à Lucien, celui d'écrire un texte d'au moins vingt pages en une semaine, parce que : « écrire des histoires est à la portée de n'importe quel pseudo scribouillard ! » as-tu affirmé. Et c'est à un éditeur que tu as dit ça ! Alors, ça te revient ? Et tu m'as mise au défi d'en trouver le thème.

- oui : « bulles ».

- ah ! Depuis que tu es à la retraite tu te laisses aller mon pauvre ami ! Tu ferais bien de faire travailler tes neurones d'une façon ou d'une autre. La mémoire est un muscle, m'as tu souvent répété, qu'il faut faire travailler en permanence si on ne veut pas le voir s'atrophier. Alors, l'as-tu écrite, ton histoire ?

- j'y travaille j'y travaille.

- je suis sûre que tu n'en as pas écrit une seule ligne ! »

Et elle éclate de ce rire que je déteste, mi-grincement, mi-hoquet. Mais elle a raison, et c'est ce qui m'énerve le plus : je n'ai pas écrit le premier mot de mon « histoire ». Il faut dire que j'avais oublié ce pari stupide, où je me suis fait piéger comme un gamin. L'arrogance de Lucien, l'attitude provocante de Suzanne - mon épouse - ont suffi à m'échauffer le sang et j'ai osé cette gageure pour les impressionner et les faire taire, surtout. Maintenant, il me reste vingt-quatre heures, et je me demande bien comment je vais me sortir de ce mauvais pas. Car je dois réussir, pour leur clouer le bec à tous les deux, et leur prouver que je ne suis pas le vieil imbécile à moitié gâteaux et psychorigide qu'ils imaginent. Mon grand péché à leurs yeux a toujours été que je gagnais beaucoup plus d'argent que Lucien, quand lui et moi faisons une cour assidue à la belle femme qu'était Suzanne, dans notre lointaine jeunesse. Et c'est pour cela qu'elle m'a choisi : pour l'épaisseur de mon portefeuille, et ma famille à héritages plus qu'intéressants. Mais je ne suis pas dupe : leur relation a continué, même quand Lucien s'est marié à son tour, avec cette pauvre gourde de Gabrielle. Et il a de la chance, cet hypocrite, car Gabrielle est toujours follement amoureuse de lui, et elle ne se doute de rien, c'est évident. Pendant que son cher et tendre parle, elle a le regard mouillé et la bouche ouverte, muette d'admiration et de tendresse. Et de plus elle est grande, toujours blonde, même si quelques fils d'argent se mêlent à sa chevelure soignée ; mince, et très élégante, jusque dans ses gestes. Mais elle a dans la tête beaucoup d'aérations mal comblées. Je l'aime bien, Gabrielle, et je la plains un peu, mais en fait elle est heureuse, derrière son mari, et au milieu de leurs quatre enfants et huit petits-enfants. Et dans son brouillard intellectuel. Donc ce n'est pas elle qui prendra parti lors d'un débat, si ce n'est celui de son époux.

Je me sens tout à coup un peu abattu, fatigué. Mais c'est sur un ton que je veux gaillard que j'interpelle ma « moitié », toujours brune et pétillante, pour lui annoncer que je vais faire une promenade, afin d'enrichir mon texte.

« C'est ça, sors. Et reviens avec au moins une idée ! »

Et elle rit. Je la hais. Depuis que je ne travaille plus (j'étais le directeur d'une entreprise de machines et matériel industriels, entreprise créée par mon arrière grand-père) tout ce temps passé obligatoirement avec elle m'a ouvert les yeux : je hais ma femme, sincèrement, et de tout mon cœur. Et ce depuis fort longtemps, à n'en pas douter. Voilà déjà de nombreuses années que nous dormons dans des chambres séparées, et ça me convient parfaitement. Notre fils Philippe a pris ma succession à la tête de l'entreprise, et nous le voyons peu, lui et sa petite famille. Donc risque minime qu'il se présente demain à l'improviste, même si ça lui arrive parfois pour un bonsoir express ou pour un conseil à solliciter, et qu'il assiste alors à ma déconfiture. Déconfiture, ou pas, si... je me donne les moyens de les écraser comme les punaises qu'ils sont, par une victoire retentissante ! Bon, courage, tu n'es pas la vieille pantoufle que ta femme méprise ! Elle que j'ai tant aimée, quand sa joie de vivre illuminait ses yeux verts, quand elle posait sur moi son regard hardi de chatte espiègle...

C'est lors de l'apéritif que je dois faire lecture de mon œuvre, afin de nous ouvrir... l'appétit ? Ou à d'autres échanges plus ou moins agréables. Je vais sortir, effectivement, pour ne plus voir ma femme pendant des heures, et aussi pour chercher une inspiration possible dans les coins et recoins de cette ville que j'ai peu quittée, sauf pour des raisons professionnelles ou pour les vacances, ville où je suis né, où j'ai grandi au sein d'une famille bourgeoise, sans frère et sœur, et sans beaucoup de copains non plus. Mais je l'aime, cette ville, et elle me l'a bien rendue : j'y suis heureux, en dépit de tout, et j'ai réussi à léguer à mon fils une entreprise en pleine santé, comme l'avait fait avant moi mon père. Et son père avant lui. Fils uniques, tous. Pas de chicaneries pour le partage du patrimoine, une ligne droite en continu, parfaite pour les affaires.

Devant la grande glace au décor alambiqué qui orne un pan du mur du hall d'entrée je vérifie ma mise. J'admets sans fausse modestie que mes soixante-six

ans n'ont guère altéré ma silhouette : j'ai gardé cette attitude un peu altière de patron, et mes cheveux poivre et sel me donnent un charme tranquille qui retient les regards féminins. Je ne porte toujours pas de lunettes, même pour lire, mes mains sont restées souples et chaleureuses dans leurs étreintes ; bref, je me trouve bel homme, et je ne comprends toujours pas pourquoi Suzanne préfère Lucien – même si cela m'est égal – qui est plus petit que moi, un peu maigre, avec un début de calvitie très nette dans sa chevelure noire et un peu trop longue de poète auto proclamé (je le soupçonne d'ailleurs de se faire teindre), sans oublier cette voussure qui se dessine en haut de son dos et le fait ressembler davantage encore à un rapace fatigué mais toujours à l'affût. Meilleur amant, sans doute, et attrait de l'interdit. Mais, assurément, peu m'importe.

L'air de Mâcon est sec ce matin, frais et clair. Ma promenade s'annonce agréable. Même si son objectif premier est de penser « bulles ».

Bulles. Qu'en dire ? Parler de ces sphères capricieuses remplies d'air qui dérivent au gré des vents et finissent par éclater en laissant couler une petite larme de savon ? Ou de shampoing, ou de n'importe quel produit susceptible de mousser. Ou parler des bulles papales, des bulles qui servent à écrire les paroles des personnages dans les bandes dessinées, et quoi d'autre encore. Je sens que j'aurai bien besoin de ces quelques heures pour savoir comment je vais aborder le sujet, et comment je vais le traiter. Une petite montée d'adrénaline ne serait pas de trop, mais pour l'heure je préfère profiter du beau temps et c'est vers les quais de la Saône que je dirige mes pas, un peu comme un automate, mu par les souvenirs qui y sont accrochés. En effet, mon père m'y emmenait souvent, le dimanche après-midi, pendant que ma mère se reposait. Il s'arrêtait toujours auprès d'un vieil homme, assis au bord de l'eau sur une chaise pliante, et qui regardait couler la grande rivière, sans bouger, pendant des heures. Mon père évoquait alors avec Louis, le vieil homme, les parties de pêche que mon grand-père et lui partageaient, et leur amitié qui jamais n'avait failli. Amitié

tenue secrète car la grand-mère Emilie n'aurait jamais toléré que son époux s'acoquine avec un ouvrier. Dans ces moments de grâce où j'entendais évoquer ce grand-père que je n'avais connu que peu de temps, j'essayais de l'imaginer jeune et agile, barbotant sur les rives du fleuve, remuant des bulles crasseuses venues du fond de l'eau, vif et joyeux comme un faune, et donnant toujours le fruit de sa pêche à son ami, pour ne pas éveiller les soupçons de son épouse. Pourtant, parfois, le vendredi, la famille mangeait, sans que la grand-mère s'en doute, un sandre venu de la rivière et des pêches clandestines de Lucien-Emmanuel ; la cuisinière avait toujours droit à cette occasion à des félicitations appuyées. Le grand-père et son fils, complices, échangeaient des clins d'œil discrets.

Quand ses jambes ne lui ont plus permis d'aller au bord de la rivière, Lucien Emmanuel a fait installer un grand aquarium dans le salon, où il trône toujours. Il passait des heures, assis là, le front tout près de la vitre, à regarder évoluer les petits poissons au sein des stalagmites vacillantes des bulles. Sans doute pensait-il à son ami, et au beaujolais qu'ils buvaient à même la bouteille, et à leurs parties de pêche étoilées de rires...

Mon père et Louis parlaient longtemps, conjuguant leurs mémoires, et j'écoutais, bouche bée, nourrissant ma jeune tête de cet autre héritage.

Aujourd'hui les quais sont bien balisés, et propres, pourtant j'aime toujours les arpenter, le regard perdu dans cette eau qui s'en va toujours plus loin, avec nos souvenirs...

En revenant vers la ville je croise des jeunes gens, très décontractés, qui occupent tout le trottoir et fument en mâchant du chewing-gum. Eh bien, en voilà des jolies bulles, qui leur éclatent au nez et les maquillent de rose ! Moi, je n'avais droit ni aux cigarettes ni à cette gomme élastique qui « abîme les dents ! », disait ma mère. Chère mère... toujours en alerte pour ma santé,

effrayée au moindre éternuement, si petite, si frêle... et si belle. Elle nous a quittés il y a déjà longtemps, et mon père, stoïque, qui l'aimait tendrement, a redoublé d'ardeur au travail, me laissant souvent seul avec la gouvernante. Mon entrée à l'Ecole de commerce a été salutaire, en m'éloignant de cette maison devenue trop grande et triste, sans la présence aimante de ma mère. J'ai travaillé avec acharnement pour oublier ma peine, qui me rattrapait le soir dans mon lit, toujours. Pendant les vacances je fuyais vers le chalet que ma famille possède en Haute Savoie, ou je partais dans les Landes, dans notre grande propriété perdue dans les pins, seul, pour user mon chagrin. Allongé sur le sable après avoir lutté contre l'océan, je laissais l'écume des vagues mourantes caresser ma peau de ses bulles mousseuses. Triste consolation...

Je n'ai pleinement rejoint la maison familiale que lorsque j'ai eu mon diplôme en poche, et pour faire mes classes, sous la direction de mon père, de futur chef d'entreprise. Et, comme tous les Lancenay avant moi, j'ai commencé au « bas de l'échelle », pour m'imprégner du sang de cette usine. J'ai balayé le sol des ateliers, assemblé des pièces mécaniques de plus en plus compliquées sous le regard attentif et critique d'un ouvrier chevronné ; j'ai expérimenté tous les postes de travail, accompagné les commerciaux dans leurs déplacements, et j'ai fini mon parcours initiatique auprès du comptable. Deux années sans jamais « coincer la bulle » - tiens, voilà une expression bien à propos pour mon histoire – pour faire de moi le digne successeur de mon père, que j'ai secondé jusqu'à son départ à la retraite. Un an après, lui aussi s'en est allé dans ces contrées inaccessibles, rejoindre Maman. Il a résisté, pour m'épauler et vérifier que tout irait bien pour moi, puis il a glissé, inexorablement, vers cet ailleurs qu'il appelait de tous ses vœux, épuisé par l'énergie développée pendant tant d'années dans le seul but de m'aider à véritablement occuper le fauteuil de directeur.

La tête bourdonnante de toutes ces images du passé je continue mes déambulations, un peu morose désormais, et je revois Mâcon sous les eaux des crues, fréquentes, qui m’amusaient tant quand j’étais enfant. Mon jeu préféré était alors de sauter dans l’eau sale dès que la domestique qui m’accompagnait était trop occupée à conserver son équilibre sur les maigres planches qui surplombaient la rivière en fugue, pour faire naître à coups de grandes enjambées des bulles grises qui crevaient aussitôt nées. Bien sûr je me faisais tancer fermement, mais je n’en avais cure. Je n’avais de remords qu’en voyant des larmes dans les yeux de ma mère quand nous rentrions à la maison.

Hop. Un pas de côté pour éviter in extremis la rencontre brutale avec un autre promeneur. J’ouvre les yeux sur le présent, délaissant un instant ce temps d’avant qui me happe et mes mornes pensées, et j’entends :

- « Eh ! Je vous connais, vous ! Comment vas-tu, jeune vieillard ? »

Eberlué, presque choqué par cette interpellation que je juge cavalière, je regarde mon vis-à-vis et découvre un gros homme au visage rougeaud et au crâne luisant qui me fixe sans ciller. Ce n’est que lorsque cet homme sourit que ma mémoire s’éveille enfin : François ! François Vernet, ancien condisciple de l’Ecole de commerce. Je n’ai jamais croisé quelqu’un d’autre qui soit capable de sourire de toute sa personne : il est, sourire. Impossible dès lors de répondre à cette chaleureuse attitude autrement qu’en souriant à son tour. C’est absolument magique, car imparable.

Poignée vigoureuse de mains, accolade franche, les questions fusent et les réponses s’enchainent. Tout à coup je suis heureux, et je me sens jeune, et libre. D’un commun accord nous décidons de manger ensemble à midi : François n’a que peu de temps, avant de reprendre la route. Il revient de Paris où il a visité une vieille tante, malade, qu’il affectionne particulièrement. Pause déjeuner et souvenirs à Mâcon, avant de rejoindre la Drôme où il s’est installé après ses

études, pour reprendre, lui aussi, la succession de son père, à la direction de leur entreprise de savonnerie. Je téléphone à mon domicile pour prévenir ma femme de mon absence au repas de midi ; la domestique me répond que Madame est sortie presque tout de suite après moi. Etonnant.

François me prend par le bras comme il faisait autrefois et m'entraîne, comme sans y penser, vers le restaurant, qui existe toujours, où nous avons partagé tant de repas animés. Il est sans doute le seul compagnon d'études avec qui j'étais familier, les autres ne m'attiraient guère. Je dois convenir que j'étais timide, voire un peu farouche. Mais François avait su passer outre ma pauvre carapace et m'avait communiqué, sans le vouloir, l'énergie nécessaire pour apprendre et grandir.

Dans le restaurant le décor a changé, mais la disposition des tables est restée la même et c'est tout naturellement que nous rejoignons « notre » petit coin avec ses banquettes en moleskine rouge. Les patrons aussi ont changé, mais la nourriture proposée est toujours de bonne qualité et appétissante.

« Fêtons nos retrouvailles avec des bulles ! Patron, deux coupes de champagne, s'il vous plaît ! ». Et je ris. François parle et parle, illumine la salle de son sourire, me raconte sa vie, son plaisir à travailler dans un lieu où l'on fabrique des choses agréablement odorantes, et déclare qu'il mourra sur son siège de directeur parce que là est sa vraie place. Cette rencontre fortuite me ravit, et je sens en moi frétiller une idée qui cherche à émerger.

« Bon, et toi alors ? Quelle est ta vie d'aujourd'hui, d'hier, vieux frère ? »

Et je lui raconte mes réalisations, mon travail, ma retraite récente, mes rêves devenus ou non réalité. La confiance aidant, je lui raconte même la gageure qui me lie, et m'ennuie, mais sans parler de l'infidélité de ma femme. François me regarde, très sérieux, et me dit : « J'ai peut-être la solution à ton problème ». Ah.

« Pourquoi ne pas raconter l'histoire de ma famille, sans citer son nom, la création de la savonnerie, parler avant tout de l'invention du savon, par qui, et comment ? C'est le début de tes bulles, non ? »

Son idée rejoint celle qui trottait dans ma tête et la fait éclore. Comme deux gamins surexcités nous mettons au point la trame du texte à écrire et la stratégie pour gagner le pari. « Quelle aventure ! » s'exclame François, quand tout semble bien paramétré. Et il téléphone à sa secrétaire pour qu'elle envoie illico à mon adresse e-mail tous les renseignements dont j'ai besoin, et les illustrations qui les accompagneront : « Ton éditeur n'a rien dit à ce sujet et ça te fera plusieurs pages que tu présenteras comme didactiques ». Cher François...

Nous nous quittons avec promesse de nous revoir, et avec l'engagement pour ce qui me concerne de lui faire connaître le résultat de « notre » travail. Avant de partir François me glisse dans les mains quelques échantillons de ses produits, « Uniques, mes bulles, tu verras ! » qu'il a toujours dans sa voiture.

Enfermé dans mon bureau je travaille pendant des heures les informations reçues par internet, y mêlant mon écriture et mes réflexions personnelles. Petit arrêt pour le dîner où ma femme se montre particulièrement détendue. Et je me remets au travail jusqu'à minuit, où je pose le point final à mon tapuscrit, que j'estime enfin satisfaisant. Puis je vais me coucher et dors comme un bébé.

La journée du lendemain s'écoule assez vite, moi exhibant un visage de plus en plus tendu, crispé, ce qui a l'air de réjouir ma femme. En fait, j'attends avec impatience la soirée à venir, après avoir apporté quelques retouches à mon texte.

Nos invités enfin arrivés, installés, leur verre en main et des amuse-gueule dans la bouche, finissent par diriger en accord parfait avec ma femme leurs regards sur moi. Je toussote, l'air un peu gêné, puis me lève, mon document bien ouvert devant moi, et en commence la lecture. Au fur et à mesure que le temps passe, je vois la figure de mon épouse se renfrogner, les yeux de Lucien se rétrécir.

Gabrielle écoute, sans comprendre. Je montre les images, les explique, les détaille, et vais ainsi, la voix de plus en plus ferme et claire, jusqu'au bout de ma présentation. Je referme le document. Silence. Un peu long. Puis Lucien admet d'une voix pâle que, oui, j'ai gagné mon pari, que ce que je leur ai présenté là est tout à fait correct et recevable. Les pommettes de ma femme sont rouges, et elle évite de me regarder jusqu'à la fin du repas, pendant lequel elle ne mange pas grand-chose et boit beaucoup. Et jamais conversation aussi languissante autour d'une table ne m'a autant ravi ! Dans ma tête explose un feu d'artifice d'endorphines absolument euphorisant. Merci, François...

Les Devernoy partis, Suzanne, un peu tassée sur elle-même, balbutie qu'elle va se détendre dans son bain avant d'aller se coucher. J'avais prévu cela. Et j'ai disposé à son intention, sur le rebord de la grande baignoire qui siège au milieu de la vaste salle de bains, les échantillons que François m'a confiés. Suzanne aime bien agrémenter ses bains de substances variées parfumées et mousseuses. J'attends quelques instants, je jette un coup d'œil discret par l'entrebâillement de la porte, je note que les flacons de François ont été ouverts, et j'avance tranquillement, le bruit éventuel de mon arrivée couvert par la musique qui règne toujours dans ces lieux quand Suzanne les occupent ; j'enfile de vieilles moufles et, placé derrière ma femme, je prends sa tête entre mes mains et la heurte assez violemment contre le bord de la baignoire, sans effusion de sang, puis la maintient sous l'eau, inconsciente, pendant que des bulles s'échappent de sa bouche et de son nez. Quand le flux s'en arrête, j'abandonne le corps de Suzanne à sa pose ultime.

Qui n'a jamais glissé dans sa douche ou sa baignoire, surtout en étant ivre ?

François avait raison : ses bulles richement irisées sont exceptionnellement parfumées, et volumineuses. Dernier cadeau à Suzanne, qui, les bras en corolle autour de la tête dans son lit de mousse, n'a jamais été aussi belle...